

AMADOU HAMPATE BA, UN TEMOIGNAGE

Bintou Sanankoua

Résumé

Amadou Hampaté Ba est une figure majeure de traditionaliste et d'humaniste africain du XXème siècle. Ce texte, écrit essentiellement à partir de souvenirs personnels et de conversations directes avec lui et certaines personnes de son environnement familial, montre le parcours atypique et le combat secret d'un homme hors du commun, à la recherche de ses racines.

Ecrivain, homme politique et diplomate, chef spirituel et religieux, philosophe, traditionaliste, le texte montre comment Amadou Hampaté Ba est devenu tout cela à la fois, comment il a vécu les violences et l'injustice du colonialisme français et comment il a retrouvé ses racines grâce à la tradition orale. C'est la tradition orale qui le réconcilie avec lui-même, lui permet de se réinsérer, selon les normes, dans une société peule d'où l'avaient éjecté les violences des guerres coloniales. Le texte montre comment ce parcours fait de lui le défenseur acharné des cultures, traditions et langues africaines qui a su admirablement utiliser la tribune de l'UNESCO à cet effet.

AMADOU HAMPATE BA, UN TEMOIGNAGE

Ma présentation n'est pas une communication à proprement parler, comme le souhaitent les organisateurs, mais plutôt un témoignage. Je témoigne ici en tant que fille, au sens africain du terme. Je suis arrivée chez A. H. Ba à son domicile bamakois de Médine en 1958, et je n'en suis jamais pratiquement partie, malgré une carrière professionnelle et une vie de famille indépendantes à partir de 1970. Je l'ai côtoyé de très près pendant toutes ces années, vécu avec lui dans toutes ses résidences, beaucoup discuté avec lui sur des sujets divers. Pendant mes années de collègue, nous étions trois adolescentes chez lui

auxquelles il s'intéressait particulièrement. Coumba Cissé, qu'il appelait Napoléon, était la fille de son ami Ousmane Cissé. Forte personnalité, en rébellion constante contre les conventions traditionnelles, elle trouvait toujours une oreille attentive et compréhensive auprès de A. H. Ba. Il appelait Gabdo Thiam, la fille de son frère Sékou Thiam, la reine d'Angleterre. Gabdo Thiam était très belle et particulièrement choyée par Kadidia que tout le monde appelait Poulo¹, la mère de A. H. Ba et sa grand'mère, qui lui passait toutes ses caprices. Il m'appelait moi, la fille de son ami médecin Mamadou Sanankoua, la reine de Hollande. Je n'ai jamais pensé à lui demander pourquoi. Sur les trois filles qu'il avait à l'époque, Kadia Ba, l'aînée de tous ses enfants, Fanta Ba et Ami Ba, seules les deux dernières ont été scolarisées, mais très vite déscolarisées. Il s'intéressait particulièrement aux filles sous sa tutelle qui partaient à l'école. Il aimait dire à ses visiteurs non africains qu'il avait des reines chez lui. Je ne sais toujours pas pourquoi il m'a toujours appelé la reine de Hollande. Un heureux hasard me donne l'opportunité de parler de lui ici en Hollande. Le fait que je sois la seule fille de sa maison à faire des études universitaires a sans doute contribué à faire de moi sa « fille préférée ». Je témoigne ici en tant que telle. La source de tout ce que je dirai sera tirée de mes conversations avec lui, des archives en ma possession que j'ai directement obtenues de lui ou d'Hélène², ou des conversations avec mon frère Thierno Ba, son fils marabout, homonyme de son maître vénéré, Thierno Bokar Saliou Tall. Je pense que ce témoignage de tradition orale a sa place dans notre workshop.

¹ C'est à Bougouni, que les Bamanan ont appelé Kadidia Poulo, en référence à son ethnie peule. Cette appellation lui restera même après son retour chez elle. Nous l'appellerons dans ce texte indifféremment Kadidia ou Poulo.

² Hélène Heckmann que nous appelions à la maison tantie Nouria, était pour nous la femme toubab de A.H.Ba. Elle habitait 5, rue Impasse Thoréton dans le 15^{ème} arrondissement à Paris, où il habitait quand il venait en France. C'est elle qui servait d'interlocuteur à ceux qui s'intéressaient à ses travaux. Il la désigne son légataire testamentaire pour l'ensemble de sa production intellectuelle. C'est elle qui fait publier à titre posthume AMKOULLEL, L'ENFANT PEUL, et OUI MON COMMANDANT dont les manuscrits étaient déjà prêts, chez Actes Sud en 1992 et 1994. Elle contribuera à travers conférences, débats, interviews et Le Cercle des Amis de A.H.Ba, l'association qu'elle a créée avec d'autres amis à honorer et perpétuer sa mémoire.

Parler de A. H. Ba est une entreprise à la fois facile et difficile, dans tous les cas, importante pour moi.

Facile parce que l'homme lui-même a beaucoup parlé, parlé à beaucoup de personnes de milieux divers, parlé sur beaucoup de sujets, parlé de lui-même, donné beaucoup de conférences et d'interviews, beaucoup écrit, y compris sur lui-même. Beaucoup d'auteurs et de chercheurs ont écrit sur lui ou l'ont commenté. Ses biographies existent. Les sources le concernant sont donc abondantes et disponibles.

En même temps c'est très difficile de percer la ou les différentes personnalités de A. H. Ba. Il est le produit et la synthèse des différentes expériences qui ont été la sienne et qu'il est très difficile de décloisonner. C'est un homme au parcours atypique, un "informel" en quelque sorte.

L'histoire personnelle de A. H. Ba est un concentré de l'histoire de l'occupation toucouleur du Macina, marquée par des guerres fratricides et des drames familiaux. Le Macina est cette zone du delta du Niger où les Peuls ont fondé en 1818 la Dina, un état théocratique, créé au nom de Dieu et régi selon les prescriptions islamiques. Hamdallaye en était la capitale. L'Etat peul est attaqué et vaincu par El Hadj Oumar Tall, un Toucouleur du Fouta Toro qui avait levé l'étendard de la guerre sainte. Il occupe Hamdallaye en vainqueur en 1862 et fit construire de force une impressionnante fortification, un tata. Les Peuls, exaspérés par la dureté de l'occupation entrent en rébellion et assiègent Hamdallaye fortifiée, avec l'aide d'une armée des Kounta, les représentants de la qadiriya dans la région. El Hadj Oumar envoie Tidiani³, son neveu, chercher du renfort auprès des Dogons. A son retour, Tidiani trouve Hamdallaye en flammes, désertée par El Hadj Oumar. Une furie destructrice s'empare de lui. Il ordonne l'exécution de tous les mâles (y compris les enfants) des grandes familles apparentés à Sékou Amadou, le fondateur de la Dina. Hampaté Ba, le père de A. H. Ba, aurait dû être tué en même temps que les quarante membres de

³ Tidiani finit par vaincre la coalition Peul-Kounta, devient le successeur de El Hadj Oumar, installe la capitale des Toucouleurs à Bandiagara et mène une répression terrible contre les Peuls.

sa famille exterminés. Il a eu la vie sauve parce qu'il était absent. Il avait douze ans et dut vivre caché sous l'identité d'un fils de boucher. Il échappe une seconde fois à la mort quand Tidiani, poursuivant toujours sa politique de vengeance contre les Peuls, décide de l'épargner après avoir découvert sa véritable identité. Comme un homme prédestiné ou destiné à mettre au monde un prédestiné, Hampaté Ba survécut à toutes les vicissitudes de l'occupation toucouleur. Il se marie avec une femme peule et donne naissance à trois enfants, une fille et deux garçons. Amadou H. Ba, le benjamin, est le seul qui atteindra l'âge adulte. L'aînée, la fille, Gabdo, meurt à six mois. Le puîné, Hamandoun, sera brutalement arraché à la vie à quinze ans. Les deux garçons deviennent orphelins de père quand Amadou n'avait que trois ans. Leur mère, Kadidia, épouse en secondes noces un Toucouleur, Tidiani Amadou Thiam, qui deviendra chef de la province de Louta⁴ à la mort de son père.

Dans la tradition peule, l'enfant appartient à sa famille paternelle et ne doit la quitter sous aucun prétexte. Le destin décide autrement pour le jeune Amadou. L'extermination de toute sa famille paternelle le prive de cette protection qui sera assurée par Beydari, un captif de Hampaté Ba qui jouera le rôle de père pour ses deux orphelins. C'est cette situation particulière qui permet à Kadidia, la mère de Amadou de l'amener avec elle chez son nouveau mari, Tidiani Amadou Thiam, un Toucouleur, c'est à dire le vainqueur impitoyable des Peuls. Ils partaient de surcroît loin de Bandiagara, la ville paternelle. Contrairement à toute attente et à la tradition, son père⁵ le désigne comme successeur, malgré son jeune âge. Situation inacceptable et inexplicable en dehors des effets perturbateurs de la colonisation sur les sociétés africaines. Par un autre pied de nez du destin, la trajectoire de A. H. Ba sera tout autre. Tidiani Amadou Thiam est destitué de la chefferie à la suite d'une révolte populaire dont l'administration coloniale le rend responsable. Il est jugé selon des dispositions

⁴ Province située à l'ouest de Bandiagara, dans une zone qui se trouve aujourd'hui dans le nord est du Burkina Faso.

⁵ Chaque fois que nous parlerons du père de A. H. Ba sans autre précision, il s'agira de Tidiani Amadou Thiam, le second mari de sa mère qui l'aima et l'éleva comme son vrai fils.

coloniales, condamné à l'exil et à une peine d'emprisonnement de trois ans. A. H. Ba suit sa mère et son mari dans l'exil à Bougouni⁶, et partage avec eux les affres de la déportation et de la brutalité coloniale. Au lieu de devenir chef de province comme le voulait son père, il devient fils de prisonnier déporté. Il gardera en mémoire toute sa vie, l'image de ce père, obligé de couper de gros arbres, creuser le sol sans arrêt sous la menace du fouet, les pieds entravés inutilement et bêtement par de lourdes chaînes. Ultime humiliation pour un ancien chef, fils de chef. Ce premier contact, direct et violent avec le pouvoir colonial, le marque à vie.

Né dans un environnement où l'islam est déterminant, au point de justifier des guerres fratricides, il passe la première partie de son enfance dans un environnement marqué par les religions ante islamiques, avec langues et cultures différentes, où l'islam était pratiquement insignifiant. Il entend, voit et apprend des choses nouvelles. Il se révèle curieux, désireux de tout apprendre. Il est même initié à des rites habituellement condamnés par sa religion. C'est peut-être là qu'il faut chercher la source de sa grande tolérance, alimentée par la suite par les différents enseignements, initiations et expériences.

Rien dans le parcours de cet homme, ne se passe comme prévu. Malgré les conditions épouvantables de vie de son père à Bougouni, il tire grand profit du séjour. Tidiani Amadou Thiam est libéré avant terme, mais astreint à vivre sur place. Il vit désormais en homme libre dans la ville où il a été tant humilié et meurtri dans son corps. Une cour se reconstitue autour de lui, rappelant vaguement sa cour de chef de province, avec des amis et parents venu le rejoindre. Kadidia, devenue commerçante pendant les années de détention, assure l'entretien de tout ce monde. Quand la famille regagne Bandiagara en 1908, A. H. Ba est prêt à reprendre une vie normale. Il rejoint son frère Hamadoun chez Beydari, le seul représentant de la branche paternelle.

⁶ Bougouni, situé à 140kms au sud-est de Bamako, est à plus de 800 kms de Bandiagara, au cœur du pays bamanan, c'est-à-dire le pays des croyances ancestrales et traditionnelles.

Au début de la colonisation, aller à l'école des Blancs était perçue par les populations africaines comme la pire catastrophe après les travaux forcés. Les élèves étaient donc recrutés de force par les chefs locaux pour le compte de l'administration coloniale. Généralement ceux-ci s'arrangeaient pour épargner les enfants de leurs amis, parents et alliés et profitaient de ce pouvoir pour se venger ou régler des comptes en ciblant certains enfants à recruter coûte que coûte. C'est ce qui arriva ce jour de 1912, quand Koniba Kondala, un chef local de Bandiagara, qui avait eu un différent avec Beydari, débarque chez lui pour lui annoncer qu'il venait chercher les enfants de feu Hampaté Ba, Hamadoun et Amadou, pour les conduire à l'école. Une fois de plus le sort frappe la famille Hampaté Ba. Il était impensable de ne pas fournir au commandant les deux enfants qu'il réclamait pour compléter son effectif, mais prélever deux frères, orphelins de surcroît, le même jour, était inhumain. Le chef toucouleur de Bandiagara de l'époque, Alfa Maki Tall, chargé d'exécuter les ordres du commandant, n'a pas voulu entériner cette décision cruelle de Koniba Kondala. Le commandant avait besoin de deux enfants de bonne famille, eh bien le deuxième sera son propre fils Madani en lieu et place de Hamadoun. Cette magnanimité de Alfa Maki Tall, et la profonde affection de son père Tidiani Amadou Thiam et de son maître Thierno Bokar Salif Tall, ont contribué à donner à A. H. Ba une perception moins négative des Toucouleurs que celle des Peuls en général. Arrivé devant le commandant, pendant que Madani se roulait par terre et criait qu'il ne voulait pas aller à l'école des Français. Amadou soutenait le regard du commandant, le priant de l'y envoyer. A la question de celui-ci, pourquoi voulait-il aller à l'école, il répond qu'il voulait devenir chef pour échapper aux insultes et tracasseries de Koniba Kondala et pour parler directement au commandant sans l'intermédiaire de l'interprète.⁷

Il suit une scolarité normale, à Bandiagara, Djenné et Bamako de 1912 à 1918. Il obtient le Certificat d'Etudes Primaires Indigène à Bamako en 1918-1919, le

⁷ Pour les détails de l'enfance de A. H. Ba, voir AMKOULLEL, L'ENFANT PEUL, édition Actes Sud-1991, 1992.

diplôme le plus élevé qu'on pouvait obtenir sur place à l'époque. Il avait déjà obtenu ce diplôme à Djenné, mais dans sa hâte de retrouver sa mère à Kati, il avait quitté Djenné sans l'attestation de réussite. Il réussit le concours qui devait lui permettre de poursuivre ses études à Gorée au Sénégal. Le destin en décida autrement, une fois de plus. Sa mère, loin de se douter des conséquences de sa décision, s'oppose à son départ au Sénégal. Il avait bien envie d'aller, mais ne pouvait en aucun cas désobéir à sa mère. Il choisit de résister au gouverneur du Soudan qui voulait l'obliger à partir, et menaçait d'envoyer ses parents en prison s'il persistait dans son refus. Agacé et contrarié de voir un jeune à peine sorti de l'école lui tenir tête, le gouverneur décide de "l'envoyer au diable" pour le punir. Le diable, c'était hors du Soudan⁸, le plus loin possible. Ce fut la Haute Volta, actuelle Burkina Faso. Rien ni personne ne pouvait s'opposer à l'arbitraire colonial. Poulo qui ne voulait pas voir son fils partir au Sénégal avec ses camarades, dut se résigner à le voir partir pour une contrée plus lointaine et inconnue, tout seul. En 1921, A. H. Ba quitte Bamako pour Ouagadougou en Haute Volta, accompagné d'un garde pour le surveiller avec le titre de "Ecrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révocable". C'était une sanction terrible et injuste, l'emploi d'écrivain temporaire était précaire alors que le diplôme du Certificat d'Etudes Primaires Indigène qu'il a obtenu lui donnait droit à un emploi permanent, garanti et bien rémunéré. L'injustice et l'arbitraire étaient l'essence même du système colonial français au Soudan. On ne pouvait normalement pas être muté d'une colonie, (Soudan Français) à une autre (Haute Volta), quand on occupait un emploi précaire. Une décision du gouverneur, quelle que soit son iniquité ou sa violence, était sans appel !

Le départ/sanction forcé en Haute Volta se transforme pour A. H. Ba en une formidable opportunité. Pendant son séjour voltaïque, il se découvre, sa personnalité se confirme et s'affirme, son champ de connaissances s'élargit. Il apprend tout, dans tous les domaines et de tout le monde avec boulimie. Il part

⁸ Le Mali s'appelait Soudan Français à l'époque coloniale.

de Haute Volta avec une parfaite connaissance des rouages de l'administration coloniale, une bonne expérience des abus, injustices et iniquités du système, et une bonne connaissance des hommes, des sociétés et des cultures différentes des siens.

L'expérience voltaïque le marquera tout au long de sa vie.

A. H. Ba suscite des sentiments contradictoires. Il a ses admirateurs et ses détracteurs. Pour les premiers, c'est un homme hors du commun, admirable, fascinant, bien instruit et bien implanté dans sa culture qu'il incarne et défend avec fierté. Pour les seconds, il n'est pas digne de toutes les considérations qu'on lui porte. Hamalliste⁹ engagé et convaincu, des musulmans d'autres confréries le soupçonnent, ou l'accusent même d'avoir été instrumentalisé et utilisé par l'administration coloniale contre ses coreligionnaires, à un moment où les chefs religieux, jugés hostiles étaient persécutés.

Qui est Amadou Hampaté Ba ?

Ben Soumahoro, célèbre présentateur à la télévision ivoirienne lui demandait en 1977, dans le cadre de l'émission "Témoins de notre temps" de se présenter aux téléspectateurs en ces termes :

*"Avec vous A. H. BA, on ne sait jamais à qui exactement on a à faire, parce que vos titres sont nombreux, vos activités nombreuses : chef religieux, ambassadeur, traditionaliste, écrivain, homme politique, j'en passe et non des moindres."*¹⁰

Il est tout cela à la fois, plus ou moins connu selon le registre et beaucoup plus.

Amadou Hampaté Ba, écrivain

A. H. Ba a écrit, beaucoup écrit dans les domaines des sciences sociales, de la théologie, de la science des nombres, dans tous les genres littéraires, en

⁹ Branche de la tidiania représentée par Chérif Hamallah de Nioro, combattue par l'administration coloniale comme un courant religieux antifrçais. Les hamallistes sont les partisans de 11 grains, alors que les autres tijnites, descendants ou partisans de El Hadj Oumar sont des partisans de 12 grains.

¹⁰ Fraternité hebdo avril 1977.

français, en langues africaines et en arabe. Il a contribué à mettre au point un alphabet foulfouldé après avoir vigoureusement défendu l'idée sur la tribune de l'UNESCO. Cet aspect de sa vie est suffisamment connu pour qu'on s'y attarde. Hélène Heckmann a établi une bibliographie de ses publications. Il écrivait partout, dans toutes les conditions. On peut penser que l'écriture lui était facile. Pendant qu'il écrivait, dès qu'on lui annonçait l'arrivée d'un visiteur, souvent sans rendez-vous, il le recevait en fonction du temps dont disposait ce dernier, et se remettait tout de suite après à écrire, sans se plaindre. Il m'a souvent fait lire ce qu'il écrivait par-dessus son épaule et me demandait ce que j'en pensais, ou me faisait chercher un mot dans le dictionnaire pour lui lire la signification à haute voix. J'étais collégienne et ne comprenais pas tout ce que cela représentait. Quand j'étais à mesure de comprendre, il n'était plus là. Entre l'ambassade, l'UNESCO et toutes les sollicitations à travers le monde, il passait très peu de temps à la maison où il y avait toujours du monde.

Il est frappant de constater qu'il n'y a pas beaucoup de ratures dans ses manuscrits qui sont très bien lisibles. La lettre adressée à Chérif Hamallah en février 1940 pour lui annoncer la mort de Thierno Bocar¹¹ était peu raturée, mais des mots ont été rajoutés ou changés pour mieux rendre compte, de façon très poignante de son désarroi et de sa colère. Chose inhabituelle, cette lettre mentionne après la signature :

“Lettre adressée au Cheik Chérif Hamallah à Nioro en février 1940 par moi Amadou Hampaté Ba”.

Hélène ajoute au bas de cette lettre à la main :

“Je pense qu'il s'agit d'une traduction (l'original était peut-être en peul ?...)”

Ce manuscrit est effectivement différent des autres qui ne sont pas toujours signés ou datés, ou signés et datés à la fois. Contrairement à Hélène, je ne pense pas qu'il soit une traduction à partir d'un original peul. Le peul n'est pas la

¹¹ Archives de Villa Thoréton.

langue maternelle de Chérif Hamallah et A. H. Ba est capable d'écrire une lettre en arabe.

Je pense que cette lettre est l'ultime combat de A. H. Ba contre les "ennemis" de son maître, persécuté par l'administration coloniale et abandonné de tous les siens, sauf lui.

Je ne sais pas si Chérif lisait le français. A. H. Ba a pu lui adresser une lettre d'information et de condoléance, écrite peut être en arabe. Cette lettre, écrite de sa main en français était en fait adressée au-delà de Chérif, aux responsables des affaires musulmanes qui censuraient systématiquement tout ce qui concernait les chefs religieux suspects et persécutés et leurs alliés contre son maître. Le manuscrit commence par : *"Lettre d'A. H. Bâ adressée à Chérif Hamallah en février 1940 pour annoncer la mort de Tierno Bokar"*.

Hélène ajoute à la main la précision du 19, placé juste avant février.

H. Ba était viscéralement attaché à Thierno Bocar, pas seulement parce que c'était son maître. Quand il affirme qu'il doit tout à Thierno, c'est par rapport à la réalité peule. A. H. Ba ne connaissait que le nom de son père, Hampaté. Or la fierté des Peuls c'est de décliner leur généalogie en remontant le plus loin possible, un tel, fils d'un tel, plus loin on remontait, plus on était considéré. C'est à Thierno Bokar, tout toucouleur qu'il était, qu'il s'identifie. Thierno avait épousé une de ses tantes. Il était aussi l'ami de son père Hampaté Ba, de son oncle Bokar Pathé, le grand frère de sa mère Kadidia, et de Kadidia elle-même, ce qui en faisait selon la tradition africaine leur frère, donc l'oncle de A. H. Ba, qui aimait dire que Thierno était pour lui "autant un père qu'un maître". S'il considérait Thierno comme son père, on n'avait plus besoin d'aller fouiller dans sa généalogie.

Il a défendu Thierno persécuté bec et ongles, refusé de le renier pour sauver sa propre situation, déclenchant sur lui la foudre des 12 grains et de l'administration. Je ne pense pas que les termes de la lettre soient seulement pour Chérif quand il écrit :

“Tierno Bocar Salif n’est plus.

Sa disparition est une apparition, car souvent de son vivant la valeur d’un homme est contestée, et ce n’est qu’à sa mort physique qu’on rend témoignage à sa mémoire.....

Haines, complots, accusations, rivalités.....un immense serpent qui entourait et étouffaient¹² Tierno Bocar se retourneront devant eux-mêmes, car la partie attaquable, saisissable et torturable de l’homme a atteint la porte d’entrée de la demeure de justice et de récompense et son âme sur les ailes de son esprit évolue libéré de toute action humaine vers la Vérité de Vérité vers la lumière sans couleur, vers le cercle sans centre, vers l’existence sans commencement, vers la continuité sans fin...

Il a donné le nom de Cheikh Ahmed Tidiani, le fondateur de la tidjania à son premier garçon, sans que personne ne trouve rien à redire. Mais quand il donne le nom de Thierno Bokar, son maître et guide spirituel, à son deuxième garçon, ses adversaires se sont moqués. Quand l’enfant est décédé, ils ont ironisé. Il redonne le même nom au troisième garçon qui naît. Mêmes moqueries suivies de la mort du bébé. Il redonne le nom au 4^{ème} garçon, né en 1934 et affirme que s’il venait à décéder lui aussi, désormais chaque enfant qui naîtra dans son foyer, qu’il soit garçon ou fille, portera le nom de Thierno. Le troisième Thierno vécu. C’est ce défenseur acharné qui s’adressait à tous ceux qui ont persécuté Thierno.

Il obtient une permission d’absence de 30 jours pour aller à Bandiagara, présenter les condoléances¹³. Il est choqué d’apprendre que même mort, les adversaires de Thierno Bocar s’acharnent sur lui, lui refusant une sépulture digne. Il écrit dans son compte-rendu :

“Cet homme n’a été enterré que par ceux-là mêmes qui l’avaient renié et qui firent tout afin de le faire mettre en prison ou déporter à Kidal. Les élèves de

¹² Nous avons reproduit tel quel. Des ratures, surcharges et fautes inhabituelles témoignent de la violence du texte écrit en toute poésie

¹³ Un employé indigène de l’administration coloniale ne pouvait voyager pour aucun motif sans une autorisation administrative préalable. Il est obligé de déposer un rapport, un compte-rendu détaillé de son voyage et séjour à son retour.

*Tierno, c'est-à-dire ceux qui, au risque d'aliéner leur liberté, l'avait suivi et servi, ont été chassés à coup de cravache. Ils n'ont pas été admis à accompagner leur maître à sa dernière demeure- ordre de Moctar !?''*¹⁴

La lettre de compte-rendu qu'il adresse au gouverneur à son retour à Bamako, était une "véhémement" plaidoirie en faveur des "11 grains" et un réquisitoire accablant contre les "12 grains".

Il faut signaler, sur un tout autre plan que A. H. Ba était irrité chaque fois qu'il apprenait qu'on lui reprochait de ne pas citer les sources de son "Empire peul du Macina" et d'autres écrits. Il s'étonne, ne comprend pas et n'accepte pas le reproche. Comme justificatif, il répétait souvent qu'il a mis à la fin de l'ouvrage la liste, avec nom et prénoms de toutes les personnes interrogées. Cette liste existe effectivement, mais elle ne permet pas de savoir qui, parmi les nombreuses personnes interrogées a dit précisément quoi, où et quand. Il n'ya pas de questionnaire ni de traitement des réponses. L'absence de cursus universitaire explique cela à mon avis.

Amadou Hampaté Ba, homme politique

A. H. Ba a un parcours politique atypique. Il a passé par toutes les étapes par lesquelles ont passé les hommes politiques du Soudan. Il n'est pas devenu un homme politique visible. Pourtant il a été fortement tenté. Il raconte¹⁵ qu'il avait été la première personne pressentie au Soudan Français pour être délégué à la Constituante. Le gouverneur de l'époque le lui avait même proposé. Son maître ne lui en donne pas l'autorisation, lui rappelant l'incompatibilité entre les fonctions de chef religieux auxquelles il le destinait et celles de chef politique qu'on lui proposait.

Il a été le premier conseiller du "Foyer du Soudan" l'association politique dans laquelle ont milité tous les acteurs politiques du Soudan. Il en était le secrétaire

¹⁴ Archives Villa Thoréton.

¹⁵ Fraternité Hebdo du 29 avril 1977.

général quand Mamadou Konaté¹⁶ était 2^{ème} conseiller. Il s'est personnellement impliqué, en vain, pour réconcilier Fily Dabo Sissoko, le président du Parti Progressiste Soudanais, PSP et Mamadou Konaté, celui de l'Union Soudanaise RDA, les deux principaux partis politiques du Soudan. Les deux personnalités politiques les plus en vue au Soudan à l'époque. Ils étaient instituteurs tous les deux, amis, et tous deux amis de A. H. Ba. La rivalité de leurs partis en fait des adversaires irréductibles. A. H. Ba échoue dans toutes ses tentatives de réconciliation. Il en éprouve une profonde déception. Cela ajouté à l'interdiction du maître l'amène à désertier les premiers rangs de la politique. Il ne s'en détourne pas, mais il la fait autrement. Il n'appartient à aucune structure formelle, mais répond à l'appel des politiques chaque fois qu'il pense que la mission qu'on veut lui confier est dans l'intérêt de son pays. Il considère le patriotisme comme un devoir religieux. Il disait souvent que "aimer son pays, c'est aimer Dieu".

Sa vie politique se résume pour certains à sa fonction d'ambassadeur, d'ami personnel de Houphouët-Boigny, et de "marabout" pour chefs d'Etat des pays de l'Entente¹⁷, et d'autres grands du monde.

Lui-même aimait dire à qui voulait l'entendre qu'il n'était ni PSP¹⁸ ni RDA, mais "houphouëtiste", partisan de Houphouët et "konatiste", partisan de Mamadou Konaté.

Il fut doyen du corps diplomatique accrédité en Côte d'Ivoire. Il tournait tout à la dérision. Ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, il aimait se présenter comme "gardien de port".

Rappelons qu'il est devenu ambassadeur sans être diplomate dans des conditions particulières. A l'éclatement de la Fédération du Mali qui regroupait le Sénégal et le Soudan le 20 août 1960, le Soudan enclavé et désormais privé du port de Dakar avait absolument besoin de port. Le plus pratique et le plus proche

¹⁶ Premier responsable de la section soudanaise du RDA, député.

¹⁷ Regroupement politique sous-régional avec la Côte d'Ivoire, le Dahomey, la Haute Volta et le Niger.

¹⁸ Le Parti Progressiste Soudanais de Fily Dabo était avec L'Union Soudanaise RDA de Mamadou Konaté les deux partis politiques importants du Soudan.

était celui d'Abidjan. Or le Soudan, et la Côte d'Ivoire étaient en mauvais termes pour des raisons politiques et idéologiques. Les Soudanais rendent Houphouët et la France responsables de l'échec de la Fédération du Mali et les ont traités de tous les noms. Il leur était difficile, voir impossible de s'adresser à lui pour demander le port d'Abidjan. Tous connaissaient la profonde amitié qui liait de longue date A. H. Ba et Houphouët-Boigny. Il avait tout abandonné pour rejoindre Yacouba Sylla¹⁹ en Côte d'Ivoire et avait travaillé comme régisseur dans les plantations de Houphouët. Les rapports d'employeur et d'employé se sont transformés au fil des ans en une solide et fidèle amitié.

Les responsables soudanais préoccupés et embarrassés, décident de traiter la question du port à l'africaine. Ils ne vont pas s'humilier en allant supplier Houphouët, mais ils vont lui envoyer son ami. A. H. Ba ne pouvait pas refuser cette délicate mission, son pays avait besoin de ce port, le président de la république, Modibo Keita en personne le lui avait demandé. Par devoir religieux, il ne pouvait pas refuser. Sur le plan africain, il ne pouvait pas refuser, sa fille aînée, Kadia Ba était mariée à Idrissa Diarra, le secrétaire politique de l'US RDA, un baron du régime. Il a effectué la mission seul. Houphouët également a réagi à l'africaine en disant à A. H. Ba qu'il ne pouvait rien lui refuser, et qu'à cause de lui il accordait le port d'Abidjan au Mali²⁰. C'est à l'issue de cette mission qu'il a été nommé ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du Mali en Côte d'Ivoire. Houphouët également le désigne comme son ambassadeur au Mali, il ne voyait pas la nécessité d'ouvrir formellement une ambassade au Mali, A. H. BA fera très bien l'affaire. La fonction d'ambassadeur est formelle, mais A. H. Ba l'a exercé de façon informelle en ne se prenant jamais pour un diplomate. Lorsqu'à la suite du durcissement du régime à partir de la chute du président Kwamé N'Krumah du Ghana il a été démis de ses fonctions, il a juste changé de domicile. Il a quitté la

¹⁹ Hamalliste soudanais installé à Gagnoa en Côte d'Ivoire et grand ami de Houphouët pendant la lutte dure du RDA contre les abus du système colonial.

²⁰ Un refus de Houphouët aurait été une grande humiliation pour A. H. Ba.

résidence de l'ambassade du Mali au Plateau pour s'installer dans le quartier populaire de Treichville. Il déménage par la suite dans le quartier résidentiel de Marcory où il vivra jusqu'à sa mort le 15 mai 1991 à la suite d'une longue maladie. Il a continué ses activités à l'Unesco et ses conférences à travers le monde comme si de rien n'était. Jusqu'à la chute du régime de Modibo Keita en 1968, Houphouët n'a ni ouvert d'ambassade de Côte d'Ivoire à Bamako, ni reçu de lettres de créance d'un ambassadeur malien en Côte d'Ivoire.

C'est dans les circuits non officiels que A. H. Ba a joué les rôles politiques les plus importants. Une sorte de diplomatie secrète. Beaucoup de chefs d'Etat africains sollicitaient ses conseils et le faisaient venir auprès d'eux pendant des périodes de crises internes. Sa visite en Israël, sur invitation de Golda Meir à un moment où son pays a rompu avec fracas ses relations diplomatiques avec l'Etat juif, montre bien qu'il est un homme politique d'un genre bien particulier.

Lorsqu'il s'est installé à Abidjan comme ambassadeur, il épouse Fatoumata Ba, une femme peule, d'origine guinéenne, de nationalité ivoirienne, grande militante du RDA, amie du président Houphouët-Boigny. Certains ont rapidement conclu à un mariage politique de circonstance.

Amadou Hampaté Ba, chef religieux

A. H. Ba est un chef religieux. Il est moqadem de la tijanya. Son itinéraire religieux n'est pas le parcours habituel des oulémas de cette région profondément marquée par l'islam. Enfant, il suit son père dans son exil à Bougouni en pays bamanan peu islamisé. A 7 ans, celui-ci le confie à son ancien cadi et imam, Tierno Kounta, condamné et libéré en même temps que lui, pour servir de maître d'école coranique. Ce dernier meurt très vite et il se trouve déscolarisé. Il prolonge sa vie de petit garçon avec des enfants de son âge, non musulmans, non destinés à devenir guides spirituels. Rappelons que c'est à Bougouni qu'il a ses premières initiations bamanan et qu'il écoute avec ravissement les récits du traditionaliste Danfo Siné.

C'est de retour à Bandiagara, qu'il va à l'école coranique de Thierno Bokar, qui "lui trace les premières lettres arabes qu'il apprendra". Son entrée à l'école française l'éloigne de l'itinéraire habituel d'un futur moqadem. Son départ en Haute Volta le soustrait totalement de tout l'environnement social, culturel et religieux d'un futur guide spirituel musulman. Il y mène une vie totalement libre et indépendante jusqu'à cette nuit orageuse où Dieu se révèle à lui. Un passage d'un manuscrit intitulé "conversion sous l'orage"²¹ raconte:

"... je me levai et malgré la pluie je sortis pour aller faire mes ablutions. Je revins tout trempé, je me mis à prier jusqu'au matin. Ce fut la nuit de ma vraie conversion. Le lendemain, au lieu d'aller flâner au marché comme mes camarades et moi avions l'habitude de faire, je me rendis chez Alfa Ismaël Cissé et lui demandai de guider mes études coraniques que je désirais reprendre. Il me donna une grande et très belle planchette.....Alfa Ismaïla me donnait une heure de cours par jour. Ce n'était pas suffisant pour me faire rattraper le grand temps que j'avais perdu quant à mes études islamiques. Je me rendis chez mon oncle, le vieux Babaly Hawoly Bâ et lui demandais de m'enseigner la Risala, livre de liturgie et de droit malikite. Il décida de réserver chaque dimanche matin de la semaine de 9h à 12h, non seulement pour m'enseigner la Risala, mais pour m'initier à l'enseignement ésotérique communément appelé "Soufisme".

Je n'allais plus chez Aïssata Baungaro qu'une fois par semaine, le dimanche après dîner. Quand à Pogobila et son "toosi" je les avais oubliés comme ma première culotte.

Mon travail et mes études, mes prières et mes méditations seules comptaient pour moi. Je me mis à vivre comme un ascète. Je ne fréquentais plus la foule. Je n'assistais plus à aucune réjouissance profane ; je tenais constamment mon chapelet dans la main de manière à pouvoir mentionner le nom de Dieu et celui de son prophète chaque fois que j'avais quelques minutes creuses".²²

²¹Manuscrit MS2, Archives Villa Thoréton.

²² Archives Villa Thoréton.

Cette façon d'accéder à la connaissance islamique est inhabituelle. A. H. Ba est original dans tout. Il prend lui-même les décisions majeures qui engageront sa vie. C'est lui qui choisit tout seul Alfa Ismaël Cissé, le maître auprès duquel il va étudier et décide des matières qu'il va étudier. Il brûle les étapes. Il n'avait pas terminé le cycle classique des études coraniques, mais il demande à "rattraper le grand temps perdu quant à ses études islamiques". Au lieu de rester sous la coupe d'un seul maître, il décide de le doubler pour accéder tout de suite à la *Risala* et au soufisme. Pour atteindre ce niveau de connaissance dans l'enseignement islamique classique, l'élève doit étudier auparavant pendant plusieurs années, et c'est le maître qui décide après évaluation, s'il continue, à quel rythme, dans quelle branche, auprès de quel maître et dans quelle ville religieuse.

A. H. Ba passe d'un extrême à l'autre. D'épicurien, il devient ascète et plonge dans le mysticisme. Il témoigne:

*"Le vieux Babaly Hawoly Bâ me prescrivit de réciter en guise de prière propitiatoire, un minimum de cent mille fois la 112^e sourate du Coran, composée de quatre versets. J'étais si enthousiaste et disponible qu'au lieu de cent mille fois, je la récitais trois cent mille fois à la cadence de 100.000 fois par jour. C'est onze ans après que Thierno Bokar m'expliquera le sens ésotérique de cette sourate source de la théologie musulmane. Cette sourate contient les secrets de l'immuabilité divine, sa densité, sa dissemblance avec tout ce qui n'est pas lui-même, l'impénétrabilité de son essence, et la non divisibilité de son unité.... Pour le musulman, Dieu est : Souveraine Réalité, ni engendrée ni engendrant."*²³

On peut imaginer que dans ce désir de combler les lacunes, A. H. Ba n'a pas besoin de tout comprendre tout de suite. La priorité semblait être apprendre d'abord tout ce qui pouvait être utile à un musulman. Il retournera auprès de Thierno Bokar, son vrai maître et guide spirituel, qui lui fera comprendre la

²³ Archives Villa Thoréton.

vraie signification des choses apprises. C'est toujours à Thierno Bokar qu'il se réfère, il rappelle qu'il a été pour lui

“Un moule et en même temps un miroir.” Il m'a modelé et je lui dois tout. Je suis né dans ses mains, comme on dit en termes africains, et c'est lui qui m'a éduqué, qui m'a tracé les premières lettres arabes, qui m'a enseigné la religion, et dans le sens ésotérique et c'est lui qui m'a inculqué cette notion de tolérance sans laquelle on ne peut pas aller à la rencontre de son prochain et se mettre à son écoute. Sans cela, il n'y a pas de dialogue possible, et où il n'y a pas de dialogue possible, c'est la bagarre.²⁴

Ce cursus atypique explique en partie pourquoi des marabouts du Soudan qui avaient fait normalement leurs humanités ne le tenaient pas en grande estime. N'ayant pas passé par les chemins habituels, ils ne l'ont pas côtoyé dans les centres classiques et reconnus d'apprentissage du savoir islamique. Certains même doutent qu'il soit réellement instruit.

Les conditions et les moyens de sa formation expliquent sa grande ouverture d'esprit et sa tolérance. Son passage à l'école française, le contact avec les Français, amis et “ennemis”, la proximité avec ceux qui s'intéressaient aux cultures africaines ont fait le reste. Il accède à la connaissance religieuse de façon informelle, il devient un marabout et un chef religieux informels. Il incarne merveilleusement cette notion du donner et du recevoir. J'imagine mal un marabout, ou un chef religieux quelconque, formé dans les conditions habituelles, se présenter à l'intérieur d'une mosquée, avec un non musulman, lire et traduire en langue locale autre chose que le Coran ou les hadiths, quelque soit son ascendant moral et spirituel. A. H. Ba a fait cela avec Théodore Monod dans la mosquée de Bandiagara. Monod a lu un texte de la littérature religieuse, l'hymne à la charité, A. H. Ba a traduit en peul pour l'auditoire, qui a apprécié et même demandé un exemplaire. On peut toujours se demander, compte tenu du

²⁴ Emission télévisée “Témoins de notre temps” rapportée par Fraternité Matin hebdo du 25/3/77. Ce passage et d'autres informations manuscrites se trouvent dans les archives de la Villa Thoréon.

contexte colonial particulier de l'époque, quelle est la part de la peur (Monod est français blanc), et la part de la tolérance et de l'érudition. Il fallait quand même oser le faire ! De même, je ne pense pas qu'un chef religieux musulman, noir de surcroît, qui a passé par les moules classiques de formation, ose prendre l'initiative d'aller prier en communion sur le mont Sinaï avec un rabbin et un prêtre même pour la paix. A. H. Ba le fit, et vint remettre au président Houphouët-Boigny de Côte d'Ivoire, le chandelier qui les éclairait. L'évènement se passait en plein couvre feu, dans un Israël très fâché avec le monde arabe. A. H. Ba est un chef religieux connu et reconnu. Il a des pouvoirs ésotériques et de thaumaturgie. Certaines personnes pensent que c'est l'étendue de ces pouvoirs qui seraient à la base de ses relations très fortes avec des hommes de pouvoirs non musulmans. Sa grande tolérance et la profonde et sincère amitié qu'il a éprouvée pour d'autres, juifs, chrétiens, musulmans, croyants traditionnels et non croyants, n'appartenant pas à des sphères de pouvoir, permettent de relativiser ces propos et de confirmer son œcuménisme.'"

Il était très critique vis-à-vis des marabouts qui faisaient de leur connaissance religieuse un fond de commerce. Il n'appréciait pas ceux parmi eux qui se faisaient payer pour intercéder en leur faveur auprès de Dieu. Il aimait dire que le savoir était la seule richesse qu'on pouvait donner aux autres sans s'appauvrir. Comme guide spirituel, il subit des tracasseries de l'administration coloniale comme beaucoup de chefs religieux. Dans son discours de fin de mandat à l'UNESCO, le 10 novembre 1970, il le rappela en ces termes :

"Je commençais, à l'époque, à être persécuté en raison de mon attachement à mes maîtres spirituels, Tierno Bokar et Chérif Hamallah, injustement accusés d'être 'anti-français'. Parce qu'ils se tenaient en dehors des affaires et intrigues de ce monde, on leur reprochait de ne pas servir la cause française, et de nourrir de sombres desseins contre elle. Le grand maître de notre ordre, Chérif Hamallah, fut d'ailleurs déporté en France et mourut à Montluçon, où il est enterré.

*Selon le parti au pouvoir en France, je fus qualifié tour à tour de bolchevique, de pro-allemand, de gaulliste, d'anti-français, de xénophobe.....'*²⁵

Il apparaîtrait comme une galette, comme on dirait en Afrique, c'est à dire grillé sur les deux côtés, attaqué par tous. Il connaissait bien les rouages du système. Il était non seulement interprète, c'est-à-dire "la bouche du commandant", mais aussi "sa plume et son crayon", celui qui savait ce qu'il fallait retenir de ce qu'il disait. Il ne réussissait pas toujours à éviter les pièges qu'on lui tendait, et à sauver ses amis. Lorsque ses amis de "Fraternité Musulmane" ont été inculpés à Dakar, un commissaire est venu à Bamako avec une commission rogatoire et un mandat d'arrêt contre lui. Sa maison fut perquisitionnée. Il est longuement interrogé par la police, inculpé, mais laissé en liberté en attendant le jugement. Le tribunal militaire de Dakar juge l'affaire nulle et non avenue, tandis qu'il condamnait ses amis sénégalais à deux ans de prison ferme et à la déportation en France. L'administration coloniale l'avait assimilé à ses coreligionnaires de l'association musulmane sénégalaise tout simplement parce qu'il avait rencontré dans son bureau le lieutenant d'artillerie Montezer²⁶, arabisant s'intéressant à l'islam en Afrique noire et particulièrement au hamallisme, soupçonné de gaullisme ! A l'époque, A. H. Ba était chef du bureau militaire chargé de la mobilisation à la mairie de Bamako. Il raconte :

" Les autorités, qui se doutaient que Montzer avait rejoint de Gaule, connaissaient ses relations avec Fraternité Musulmane ; étant donné les détractations d'Abdel Kader Diagne et de Hassane Bopp, nous fûmes tous impliqués comme "connivents", On savait que j'avais eu des relations par correspondance avec Montzer et que j'avais joué un rôle dans son revirement à l'égard du Hamalalisme. On conclut qu'il était venu à Bamako, qu'il avait eu des contacts avec moi et que je lui avais communiqué des plans de mobilisation ! Comme si un agent du 2^{ème} bureau, travaillant à l'Etat-Major du

²⁵ Archives Villa Thoréton.

²⁶ Il s'agit bien du lieutenant d'artillerie Montezer et plus loin du Général De Gaulle, transcrits dans le texte cité plus loin Montzer et de Gaule.

Général Commandant Supérieur des Troupes à Dakar, avait eu besoin de venir chercher des renseignements à la mairie de Bamako !²⁷

Ses rapports cordiaux avec certains responsables des affaires musulmanes, et son rôle dans l'ouverture de médersas dans certaines villes, à Bamako, Mopti, ou Kayes, font dire à ses adversaires qu'il est plutôt un agent de l'administration utilisé contre les siens.

Il est anéanti par la mort de Thierno Bokar. Il laisse éclater sa colère et sa douleur dans une lettre adressée à Chérif Hamallah.

“Ô ! maître, mes yeux sont mouillés de larmes, mon cœur noyé dans les pleurs, ma poitrine étreinte ; c'est ma moelle qui s'évade de mes tibia, fémur, radius et cubitus.

C'est mon sang qui s'échappe par mes jugulaire et carotide.

C'est mon foie qui descend dans mon estomac, Mais, Dieu merci, ce ne sont là que des douleurs physiques et ses manifestations matérielles exprimant les sentiments que le neveu a pour son oncle, que l'élève a pour son maître, que l'ami a pour son confident et son conseiller. En esprit et foi la mort de Tierno me galvanise, elle m'affermi, elle me fixe.’

La mort de Thierno Bokar était un peu sa propre mort. Il n'avait pas encore retrouvé ses racines. Alors, il s'accroche à l'héritage spirituel de toutes ses forces. A son retour de Bandiagara, il demande une disponibilité pour s'y consacrer à plein temps :

“J'invoque mes années de services et ma conduite administratives pour solliciter une mission auprès de CHEIK HAMALLAH où je recueillerais ses paroles, non pas en fonctionnaire, mais en adepte, pour dissiper le voile qui fait que souvent les agents de l'administration, mêmes les plus intègres, subissent l'influence des intrigues qui ne manquent pas de recommencer à chaque occasion, pour indisposer l'autorité contre le hamalisme et jeter le trouble dans les cœurs de biens de braves gens qui ne demandent qu'à vivre en paix et qui,

²⁷ Archives de Marcory, dactylographié par Hélène.

*depuis la guerre, prient eux aussi pour la victoire française. Ils ont appris comme tous à apprécier la protection française sans laquelle, d'ailleurs, ils auraient payé de leur vie l'enseignement qu'ils propagent.*²⁸

Amadou Hampaté Ba, traditionaliste, homme de culture

Partisans et adversaires de A. H. Ba le reconnaissent comme un traditionaliste hors pair, bien imprégné et implanté dans la culture africaine qu'il défend avec engagement et détermination partout où il se trouve.

Lui-même, s'identifie comme tel. Lors d'une conférence publique à Abidjan, il s'adressa à son auditoire en déclarant :

*“je commencerai par prévenir mon auditoire que je n'étais pas un universitaire des écoles occidentales, mais un traditionaliste formé aux us et coutumes de la savane de l'Afrique occidentale. J'ai eu la chance d'apprendre, autodidactement, la langue française qui va me permettre d'exprimer ma pensée profonde.”*²⁹

De cette déclaration, on peut retenir deux éléments intéressants.

Le premier, c'est quand il affirme qu'il a été formé aux us et coutumes de la savane africaine. C'est la revendication de son identité africaine, et non seulement malienne ou ivoirienne. Il disait souvent qu'il ne s'était jamais senti étranger ou dépaysé quelque part en Afrique. Je pense que cela va au-delà du “nomadisme peul” et des multiples déplacements liés à sa vie d'employé de l'administration coloniale. Il s'agirait là de son engagement africain. Son combat pour la sauvegarde de la culture africaine dépasse largement les frontières de son pays et même de l'Afrique.

Le second, quand il affirme qu'il a appris le français en autodidacte, alors que nous savons qu'il a été scolarisé, a obtenu le certificat d'études primaires indigène, le plus haut diplôme que les Soudanais pouvaient obtenir dans leur pays, et à deux reprises. Il a même réussi le concours qui lui aurait permis de

²⁸ Archives Villa Thoréton.

²⁹ Archives Villa Thoréton.

poursuivre des études plus poussées au Sénégal. C'est peut être une façon de remettre à sa vraie place la langue française dans la formation de la personnalité africaine. C'est un outil qui lui permet d'exprimer sa pensée profonde. Donc de faire connaître au-delà de son univers culturel et linguistique ce qu'il a à dire au monde, particulièrement pour la défense des cultures africaines.

A ce propos, il disait en 1960, en français, sur la tribune de l'UNESCO, à la 6^{ème} session de la 11^{ème} conférence générale, à la suite du délégué brésilien qui avait fait adopter une résolution pour la création d'un « institut de pathologie du livre » :

“...je me dois de dire que, pour une bonne partie de l'humanité - je pense à cette humanité analphabète - il ne saurait être question de livres ni d'archives écrites à sauver des insectes, mais il s'agira d'un gigantesque monument oral à sauver de la destruction par la mort, la mort des traditionalistes qui en sont les seuls dépositaires. Ils sont hélas au déclin de leurs jours. Ils n'ont pas partout préparé une relève normale. En effet, notre sociologie, notre histoire, notre pharmacopée, notre science de la chasse, et de la pêche, notre agriculture, notre science météorologique, tout cela est conservé dans des mémoires d'hommes, d'hommes sujets à la mort et mourant chaque jour.

Pour moi, je considère la mort de chacun de ces traditionalistes comme l'incendie d'un fond culturel non exploité.

Puisque nous avons admis que l'humanisme de chaque peuple est le patrimoine de toute l'humanité, si les traditions africaines ne sont pas recueillies à temps et couchées sur du papier, elles manqueront un jour dans les archives universelles de l'humanité.

L'Unesco peut présentement, avec quelque argent, combler la lacune. Mais dans quelques décennies, tous les instituts et institutions du monde, avec tout l'or de la terre, ne pourront combler ce qui sera une faille culturelle éternelle imputable à notre inattention

C'est pourquoi, monsieur le président, au nom de mon pays la république du Mali, et au nom de la science dont vous êtes un éminent représentant et un vaillant défenseur, je demande que la sauvegarde des traditions orales soit considérée comme une opération de nécessité urgente au même titre que la sauvegarde des monuments de Nubie.'³⁰

Ce cri du cœur fut bien entendu. Un centre régional de documentation pour la tradition orale (CRDTO) est créé à Niamey en 1968. Il est chargé de la mise en œuvre du plan régional de recherche sur la tradition orale et de la coordination des projets de coopération entre les instituts et universités de la région. Tous les pays de l'Afrique de l'Ouest et le Cameroun sont concernés sans considération de langue. Le livre de Diouldé Laya "La Tradition Orale"³¹ qui a rendu bien de services aux chercheurs et africanistes africains et non africains est le fruit de ce centre, devenu centre d'études linguistiques et historiques de tradition orale, CELHTO, placé sous l'égide de l'Union Africaine.

Les langues africaines tiennent une grande place dans le combat de A. H. Ba pour la conservation des traditions orales. C'est lui qui le dit en ces termes :

".....la réhabilitation des langues africaines de base permettrait, de son côté, de mettre en valeur la tradition originale de chaque ethnie, de permettre à celle-ci de penser dans sa langue, de récolter les traditions dans sa langue sans en perdre la saveur ni la finesse, comme il arrive inévitablement dans les traductions.....Il appartient en effet aux Africains de parler de l'Afrique aux étrangers, et non aux étrangers, si savants soient-ils de parler de l'Afrique aux Africains. Comme dit un proverbe malien : quand une chèvre est présente, on ne doit pas bêler à sa place.....Les différences de psychologie et d'entendement faussent les interprétations nées de l'extérieur..."

L'abandon de nos langues nous couperait tôt ou tard de nos traditions et modifierait tôt ou tard la structure même de notre esprit. Ce serait amputer

³⁰ Archives Villa Thoréton.

³¹ *La tradition orale, problématique et méthodologie des sources de l'histoire africaine*, édité par Diouldé Laya. CRDTO, Niamey, Niger, 1972.

irréremédiablement l'humanité d'une partie de ses richesses, d'un style de vie profondément humain, fraternel et équilibré, de plus en plus rare dans l'humanité moderne. Le verbe est créateur. Il maintient l'homme dans sa nature propre. Dès que l'homme change de langage, il change d'état. Il se coule dans un autre moule. Si j'ai porté tous mes efforts sur la sauvegarde de la langue peule en particulier et des langues africaines en général, c'est précisément pour éviter cette dépersonnalisation. Non pas par chauvinisme, mais parce que la beauté d'un tapis vient de la variété de ses couleurs. Ainsi en va-t-il de l'Humanité³². ”

L'histoire personnelle de A. H. Ba en fait un défenseur naturel de la tradition orale. C'est la tradition orale qui lui permet de se construire et de devenir cet homme instruit, cultivé et tolérant, d'un commerce aussi agréable. Il n'était que A. H. Ba, c'est-à-dire Amadou, fils de Hampaté Ba, c'est-à-dire pas grand chose dans la société peule. Il en a terriblement souffert dans la bataille des 11 et 12 grains. On se moquait de lui en rappelant que Thierno Bokar était peut-être un renégat, mais qu'au moins, on connaissait sa lignée. Et lui, qui est-il pour s'opposer de cette façon aux fidèles descendants d'El Hadj Oumar ?

Il a profité de ses multiples déplacements dans les zones peules pour savoir si l'histoire des Ba dans la région était la sienne. En 1947, en désespoir de cause, il s'ouvre à un diawando³³ de Mopti, Ankoumou Koita qui lui suggère de s'informer auprès des Ba du Fakala³⁴ et lui indique le marabout Alfa Sékou Ba³⁵. Celui-ci lui dit qu'il était trop jeune pour avoir entendu parler de Hampaté, mais le met en contact avec un oncle. Ce dernier dit que lui a passé sa vie à guerroyer et ne pouvait rien raconter en dehors des guerres, mais lui indique un village où se trouvait la plus vieille femme de la zone qui doit savoir quelque chose. La

³² Tiré de "A. H. Ba et la rencontre de l'autre", textes choisis et présentés par Hélène Heckmann.

³³ Diawando ou jogoramè est un groupe ethnique de langue et culture peules très lié au Peul. Celui-ci est trop lié à ses animaux et trop fier pour les vendre. C'est le diawando qui le fait à sa place, et négocie tout pour lui et dans tous les domaines.

³⁴ Province de la Dina située entre les falaises de Bandiagara et les rives du Bani qui avait beaucoup de lettrés musulmans.

³⁵ Installé à Sofara, capitale du Fakala, Alfa Sékou tenait une importante école coranique avec plusieurs élèves de tous les niveaux d'études.

femme était tellement vieille qu'elle ne pouvait pas sortir de sa case. Alfa Sékou l'interroge sur Hampaté Ba.

A. H. Ba est bouleversé par ce qu'il entend de la bouche de la vieille. Elle raconte l'histoire comme si elle lisait dans un livre, jusqu'à la mort des enfants de Hampaté, Gabdo et Hamadoun, et l'exil du cadet Amadou à Bougouni. Elle ne sait pas ce qu'il est devenu ni où il se trouve en ce moment. Tout aussi bouleversante pour lui était l'autre partie de l'histoire, cette partie dont l'ignorance absolue le taraudait et le poussait à s'informer sur tous les clans Ba pour connaître l'histoire de son grand père, de sa famille paternelle, de son clan. Il apprend de la bouche de la vieille, pour la première fois, qu'il était issu de la famille régnante du Fakala. Il ne se contente pas seulement des dires de la vieille. Il procède à des vérifications auprès d'autres personnes, qui portent l'histoire familiale. Il obtient confirmation du récit de la vieille et décide de rattraper son histoire.

Alfa Sékou, le marabout qui l'accompagnait se trouvait être son cousin. Il passe avec lui en revue l'histoire familiale. De retour à Bamako où il résidait, il décide d'envoyer son fils Thierno Ba, l'homonyme de son maître, qui venait d'être déscolarisé, à son cousin marabout comme pour renouer le fil de son histoire qui s'était cassé avec le massacre de ses ascendants. Faire vivre son fils sur place, dans sa patrie avec son oncle, ses cousins, au milieu des élèves coraniques et des talibés, dans le circuit formel de la construction de l'identité et de l'apprentissage du savoir, le réconcilie définitivement avec lui-même. Il achète une concession à usage d'habitation à Sofara, la capitale du Fakala, pour avoir un chez soi dans sa patrie, épouse Dicko Souka, une femme peule de Mopti qui devait tenir cette maison. Dicko Souka lui donnera six filles, dont Rouky la benjamine et la plus connue.

Qui, mieux que cet homme peut plaider la cause de la tradition orale ?

Qui mieux que cet homme peut défendre les cultures africaines et les langues qui les véhiculent ?

C'est la tradition orale qui a contribué à faire de A. H. Ba ce traditionaliste, humaniste, tolérant, généreux et sans rancune, qui ne s'étonnait de rien, ne prenait rien au sérieux, se moquait de tout et de lui-même. Il était fascinant.

Téméraire, il a vécu dans l'humilité et la modestie, en imposant dans sa famille le code peul. On parlait et mangeait peul à la maison. Au moins une trentaine de personnes y vivaient en permanence. Certaines sont accueillies, nourries et logées alors qu'il ne les connaissait pas. Pour lui, donner le gîte et le couvert à ceux qui en ont besoin, est un devoir religieux. Tous ceux qui sont présents aux heures de repas pouvaient manger s'ils le voulaient. Il ne renvoyait jamais bredouille quelqu'un qui venait faire appel à sa générosité. Il donnait en toute discrétion et faisait preuve d'ouverture d'esprit par rapport aux autres.

Amadou Hampaté Ba était un africain authentique, une espèce en voie de disparition.

BIBLIOGRAPHIE

Amadou Hampaté Ba, *AMKOULLEL, L'Enfant Peul ; Mémoires*, Actes Sud, 1992.

Amadou Hampaté Ba, *Oui mon Commandant, Mémoires II*, Actes Sud, 1994.

Amadou Hampaté Ba, *Sur les traces d'Amkoullel, l'enfant peul*, Actes Sud, 1998.

Manuscrits de Amadou Hampaté consultés à Abidjan

- 1- *Procès-verbal de la séance du 18 décembre 1944 du bureau du comité de l'association pour la construction de la mosquée de Bamako.*
- 2- *Allocution prononcée par A. H. Ba, à l'occasion de la cérémonie de la pose de la première pierre de la grande mosquée de Bamako par le gouverneur Louveau.*
- 3- *Allocution prononcée par le gouverneur Louveau à l'occasion de la cérémonie de la pose de la première pierre de la grande mosquée de Bamako.*
- 4- *Mutations sociales et implications culturelles.*
- 5- *Manuscrits sur l'islam.*

Documents dactylographiés par Hélène Heckmann, consultés à Villa Thoréton

1. Amadou Hampaté Ba / Jean Devisse.
2. Amadou Hampaté Ba interviewé par Bebet Thiam le 28/1/1981 pour la RTI
3. Amadou Hampaté Ba interviewé par un groupe de journalistes à Niamey en 1981.
4. Amadou Hampaté Ba / Ibrahima Baba Kaké.
5. Amadou Hampaté Ba ; Extraits d'allocutions au conseil exécutif de l'Unesco.
6. Amadou Hampaté Ba. Bibliographie par ordre chronologique.
7. Affaire Montezer
8. Le colonel Figaret et l'affaire Montezer.
9. Initiations africaines.

10. Franc maçonnerie.
11. Lettre de Amadou Hampaté Ba adressée à Chérif Hamallah en février 1940 pour annoncer la mort de Tierno Bokar.
12. Séjour en Haute- volta. Rôle de l'oncle.
13. Rencontre avec Ardo Dembo- initiation peule.
14. L'islam vu de l'intérieur.